



AMBIVALENCES SUSPECTES

Meriem BOUDERBALA

13 Mars - 3 Avril 2015





EFFIGIES EN QUETE DE RITES

Entre-deux

Née en 1960, entre deux cultures, Meriem Bouderbala est, comme tant d'autres, sommée de joindre les deux rives ; se tenir à leur confluent, s'accommoder de cette « bipédie culturelle », où la marche, même claudicante, serait toujours préférable à une culture unijambiste fossilisée où, indéfiniment, on mime et on répète au lieu d'inventer et d'innover.

La phylogenèse nous enseigne que la bipédie se gagne au prix d'un arrachement à la terre nourricière. Un jour on s'est mis debout, alors sont nés, les Dieux, les symboles et l'art.

La bipédie culturelle serait une aspiration à une locomotion productive, récréative, en trouvant ses motifs et ses matériaux dans deux domaines intellectuels et spirituels rivaux pour ne pas dire contradictoires. Selon cette métaphore : arraisonner les deux jambes pour une marche synchrone, s'avère impossible ; il ne reste aux intellectuels et aux artistes oscillant entre

deux perspectives qu'à faire de leurs démarches titubantes une danse. L'asymétrie et l'arythmie, ne sont-ce pas deux paradigmes phares de la Modernité ?

De ce côté ou de l'autre de la méditerranée, Meriem sait qu'elle est « insédentarisable ». Le va-et-vient qu'elle a pu commettre entre l'ici et l'ailleurs, fait constamment bouger des lignes de fuite et de devenir. Reste que les moments clés de son insertion salutaire, s'effectuent ici, dans la demeure-atelier de la rue El Moez, quand une œuvre en cours réclame un terreau natal.

Les voyageurs avertis savent que le mystère de la mobilité ne prolifère ni sur le site de décollage ni sur celui de l'atterrissage, il est dans l'entre-deux où l'ici et l'ailleurs se brassent, s'intriquent dans un supra-collage.

Un voyageur au fil de ses pérégrinations est nécessairement un monteur-collagiste qui joint, agence, greffe, etc. ce qui advient pour la première fois, au familier déjà-vu. Madame ou monsieur voyageur font du surréalisme sans le savoir !

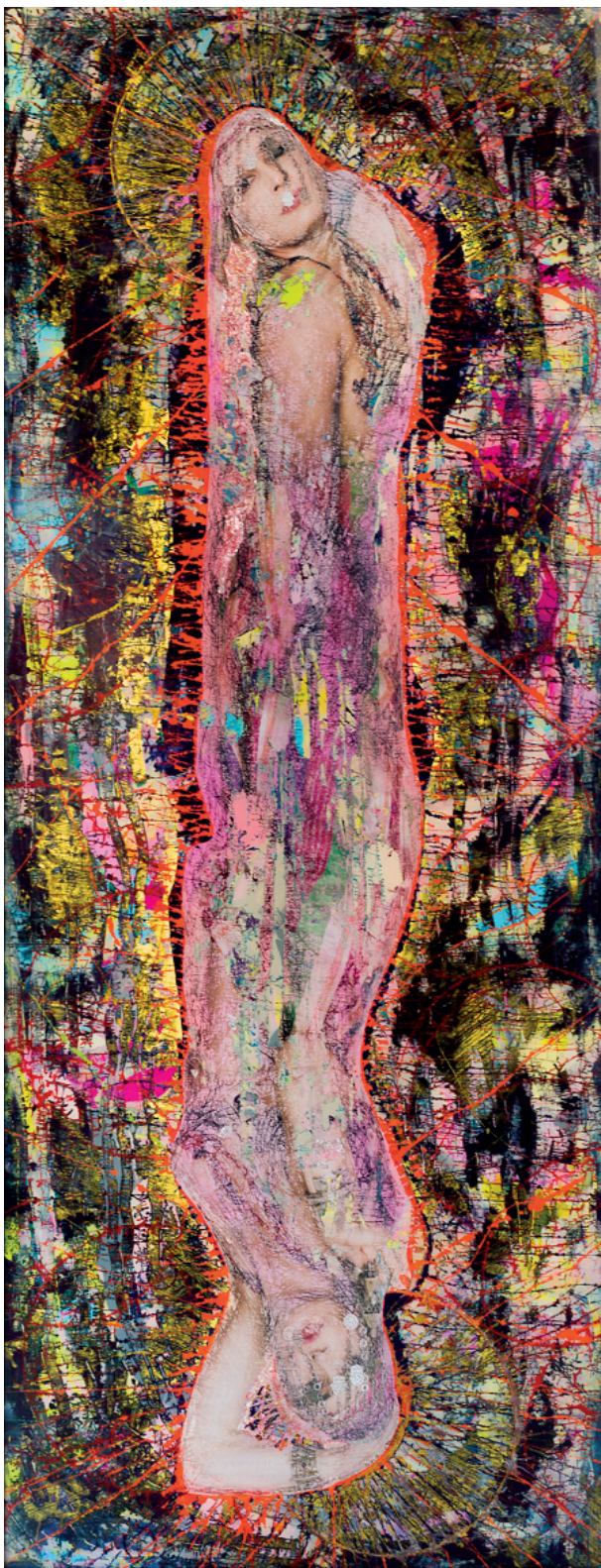
Revenons à la case de départ là où Meriem a vu le jour, 48 Rue El Moez. Ça serait une villa qui a connu les aléas de la vie courante jusqu'à ce qu'une notoire conversion eût lieu : l'atelier a phagocyté le logis ! Le lieu de naissance serait invivable, le midi de l'âge passant, sans la joie de la renaissance à chaque œuvre délivrée.

Ici même l'atelier s'impose comme substitut et paradigme du foyer, d'où tout rayonne, où l'on prend la mesure sinon la démesure du monde ; les artistes, les authentiques, se partagent avec les astronautes (naturellement philosophes) cette lourde vérité : un centre, une terre, un nombril n'ont leurs circonférences nulle part. La propagation est illimitée, pas la peine de la contrarier par de misérables cache-infini. La béance, la blessure originelle, il faut, comme nous le suggère la philosophie, la panser grâce à l'art, voire à l'esprit et ses facultés créatrices.

Réconcilions-nous avec le cosmos ; cessons de tirer et le rayon et la circonférence ; cessons de tourner en rond ; le vertige fait perdre la tête!

A l'atelier

L'atelier admis et vécu comme foyer ; les rayons courent dans tous les sens ; on parle à bâtons rompus sans prendre le parti de mettre de l'ordre dans ce qui vient au petit bonheur. Dans cette excursion discursive qui ne se gêne pas à perdre le nord, des noms viennent, d'autres échappent ; Meriem t'emmène en Afrique puis t'invite à un long détour par la France pour rebrousser chemin vers Tunis. L'art reste le fil rouge qui conduit notre discussion décousue. Meriem expose ses convictions



dont elle ne fait jamais des certitudes, mais surtout elle assène des coups de colère contre tout ce qui n'est pas art dans l'art, à savoir l'argent, le pouvoir, et tous les signes de distinction ostentatoires et hypocrites émis par ce qu'on peut appeler le monde de l'art. Ce dernier ne s'affiche triomphant que sur fond de ce qu'il exclut : l'art autre qui ne se plie ni à la mode ni au marché.

Entre nous deux se dresse une table peuplée de drôles de poupées. Le thé servi chaud, sans sucre s'est laissé paresseusement refroidir ; j'étais tout ouïe et Meriem t'entraîne dans ces espèces d'histoires où tu es invité, quelque part en Afrique, pour assister à une scène improbable où un chaman vient usurper le souffle depuis la bouche d'un défunt, pour le réinjecter dans une figurine. Au fond une statuette qui piège l'âme d'un défunt n'est ce pas le rêve de tout art : capter l'esprit des choses et assurer sa transmission au travers du visible.

Meriem ne se définit pas comme une intellectuelle, les phrases qui jargonnet l'incommode, ses croyances elle ne te les inflige pas en rengaine, elle ne revient pas dessus pour rouvrir pour la énième fois le même sentier battu. Une chose qui lui tient à cœur, elle la profère à demi-mot, comme si cette discrétion lui fournissait un bouclier protecteur. Une profession de foi,

on peut lui en attribuer une, hautement romantique et d'où découle, on suppose, un tempérament et une volonté de puissance : restaurer l'unité perdue entre l'homme et la nature.

La tasse de thé, à peine consommée n'est pas que froide, le petit sachet qui y a séjourné pendant plus d'une heure a dû annexer à sa nouvelle teinte obscurcie une amertume qui confine au mois. Mais peu importe, notre tasse de thé se joue ailleurs : sur cette table où sont jonchées une poignée de statuettes hybrides si ce n'est pas sur ces murs tapissés d'inédits « sarcophages ».

Poupées

Sur la basse table, avais-je dis, une peuplade de statuettes se dressait. La table est comme néantisée ; on ne peut la voir ; elle est réduite à son concept premier de plateforme qui supporte. Ces créatures fantasques, farfelues, restant indéfinissables, donc encore passibles de tous les épithètes te sautent aux yeux.

A considérer d'emblée leurs silhouettes et les éléments voyants qui les ornent, on penserait de suite à *l'art magique* d'André Breton, ouvrage où il y expose les expressions et les résonnances depuis un corpus d'œuvres tous azimuts.

Les poupées de Meriem se rangent-elles en annexe de ce brillant livre ? Un surréalisme d'atmosphère, et non pas d'école, approuve. Mais sous la croute du fantasque un infra réalisme, dur comme terre, gît. Une poupée en cache une autre, celle-

ci est du cru d'un artiste qui pour faire, défait et refait. Celle-là, enfouie plus ou moins, est identifiée, répertoriée dans les registres de l'artisanat et du tourisme : citons les poteries de Sejnene. Ces figurines Meriem les collectionne depuis belle lurette. Elle peut te citer affectueusement les noms de quelques illustres artisanes dont elle dramatise le destin au fil d'une histoire, d'une dépossession et d'un déclin. Les mains vertueuses d'antan, alliaient le souffle au savoir-faire. La pente du déclin est pernicieusement aménagée par les prérogatives de l'argent facile qui s'évertue à récompenser le simulacre et non la chose. On fait vite, pour que, tout juste, ça donne l'air. On instaure au fur et à mesure les assises de la laideur.

Meriem, en témoin confondu, a le cœur meurtri. La main des artisanes court à sa perte, entraînant dans son sillon l'extinction du souffle créateur qui risque de s'éteindre à jamais.

Sur les ruines du savoir-faire perdu, Meriem apporte son artistique secours. Si elle malmène ses figurines ratées, en les cassant, si elle les couvre de pigments criards, les affuble de fibules ou d'une quincaillerie de fortune, c'est, d'une part, pour nous signaler – à l'instar d'un feu de détresse – un abus de pouvoir (sous entendu le pouvoir de l'argent sale) qui oblige les mains à se couper des âmes, et d'autre part elle commet cet acte de rachat, cette véritable opération de sauvetage qui, en revisitant, panse et restaure.

Dans ces œuvres de l'art, une violence contenue, serait à l'œuvre ; des ouvertures, des morceaux arrachés à leurs an-

crages d'origines, des cicatrices et des stigmates en sont les motifs et les signes. Les masques annexés d'animaux ou de ces choses anthropomorphes ajoutent des grimaces à la farce, augmentent d'un cran la veine fétichiste qui s'est saisie des moyens de l'art pour insérer dans un même mouvement : le témoignage et le jugement ; le constat et la dénonciation ; la blessure et son traitement.

L'inquiétante étrangeté que dégage ces poupées, nous indique peut être que le souffle d'avant la main perdue, est encore en circulation. Heureux celui qui sait le capter, le refixer dans des totems irrécupérables par l'insatiable bourgeois.

Boîte

Cette fois, la figure enfouie qu'on ne laisse émerger que par occasion, n'est pas une statuette en mal d'adresse. Il s'agit de l'autoportrait photographique, hiératiquement dressé de l'artiste.

Quelques suggestions funéraires sont distillées depuis ces boîtes sarcophages. Ce fut ma première impression.

La photographie serait l'art de momifier ce qui fut, au mieux elle le redonne en fantôme ; il fut et il n'est plus. On a là pour l'éternité ce qui n'est arrivé qu'une seule fois. La photo donne figure à un instant mort, à un être mort, par le seul verdict d'un

déclat. Notre autoportrait qui vient juste d'être tiré dit en catimini quelque chose de notre mort certaine !

Meriem semble jouer sur les résonances morbides de l'autoportrait photographique, non seulement en se figurant nue dans une posture impassible et austère, mais aussi en prenant le soin de se parer des ses plus beaux bijoux, qui s'indiquent dans ce contexte comme pure vanité. On peut avancer cette hypothèse. Meriem essaye de faire tenir ensemble, la nudité, et une indéfectible rectitude ; l'érotisme et la mort.

On est loin du nu des vieux traités d'esthétique ; les jeux en miroir qui dédoublent ou fragmentent les organes pour les plier sous de drôles d'arabesques nous le prouvent. Mais ce qui peut nous le signifier davantage c'est ce fixé sous verre qui multiplie les méandres, cumule les motifs, avance à tâtons (c'est le principe même de cette technique) pour qu'un millefeuille de couches chromatiques nous livre à la fin la tapisserie à travers laquelle se perçoivent les bribes du corps retranché.

A priori, on est sur un registre décoratif, mais soulignons qu'il n'est que de surface. Dans ces boîtes à effigie se joue le destin d'un genre : l'autoportrait et ses multiples ramifications existentielles se mêlant autant à la vie qu'à la mort.

Si cette mise en boîte n'est pas qu'un pur exercice cathartique représentant notre ultime rôle, elle serait au moins cette prestation cosmétique qui, du visage va au masque, de la vitre au

« vitrail ». En effet, cette boîte-fenêtre qui s'ouvre en fente en son centre, pour laisser entrevoir ce corps maquillé, nous réserve sous son verre à moitié protecteur, une efflorescence de tâches et de signes au demeurant frustrés en comparaison avec la fine parure, annonce peut-être dans le prolongement de l'art sacré du vitrail cette profane sacralité que ne cesse de traquer les artistes de la modernité.

N'oublions pas que c'est la traditionnelle peinture sous verre, avec son enfantine fraîcheur, qui se trouve ici même recyclée dans ces boîtes. L'expressionnisme de la gestuelle de Meriem qui se sédimente en de hâtifs signes picturaux, appelle le verre à un nouvel avenir, désormais ce qui peut s'y fixer n'a rien d'anecdotique, il s'inscrirait couche après couche sous la dictée de ses viscères.

Imed Jemaïel
Mars 2015



MANIFESTO-ART-RAW

Photographie et peinture sur verre - 160x70 cm

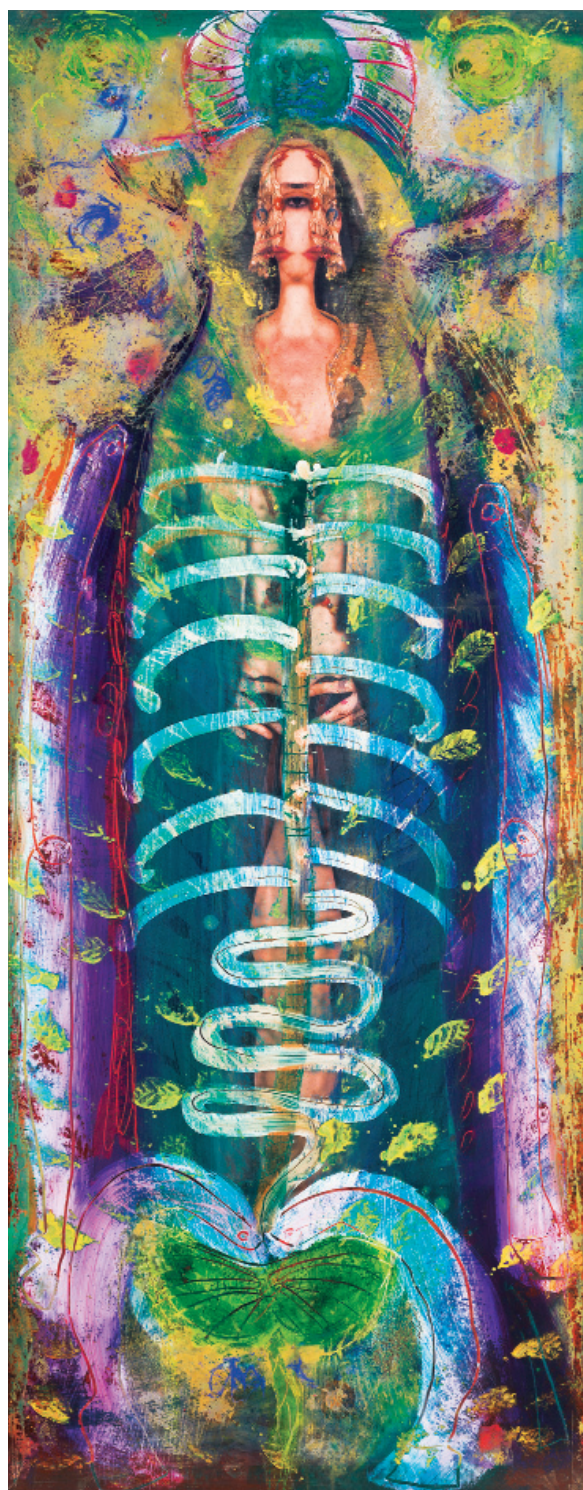
DUALITÉ CULTURELLE ET EXOTISME PARTAGÉ

J'ai vécu dans la liberté des jeunes femmes de la fin du XX^e siècle, liberté de choisir et de construire sa pensée, alors que je côtoyais des situations archaïques, des femmes presque esclaves. Je pensais depuis l'enfance que le « mektoub » avait touché les unes et épargné les autres.

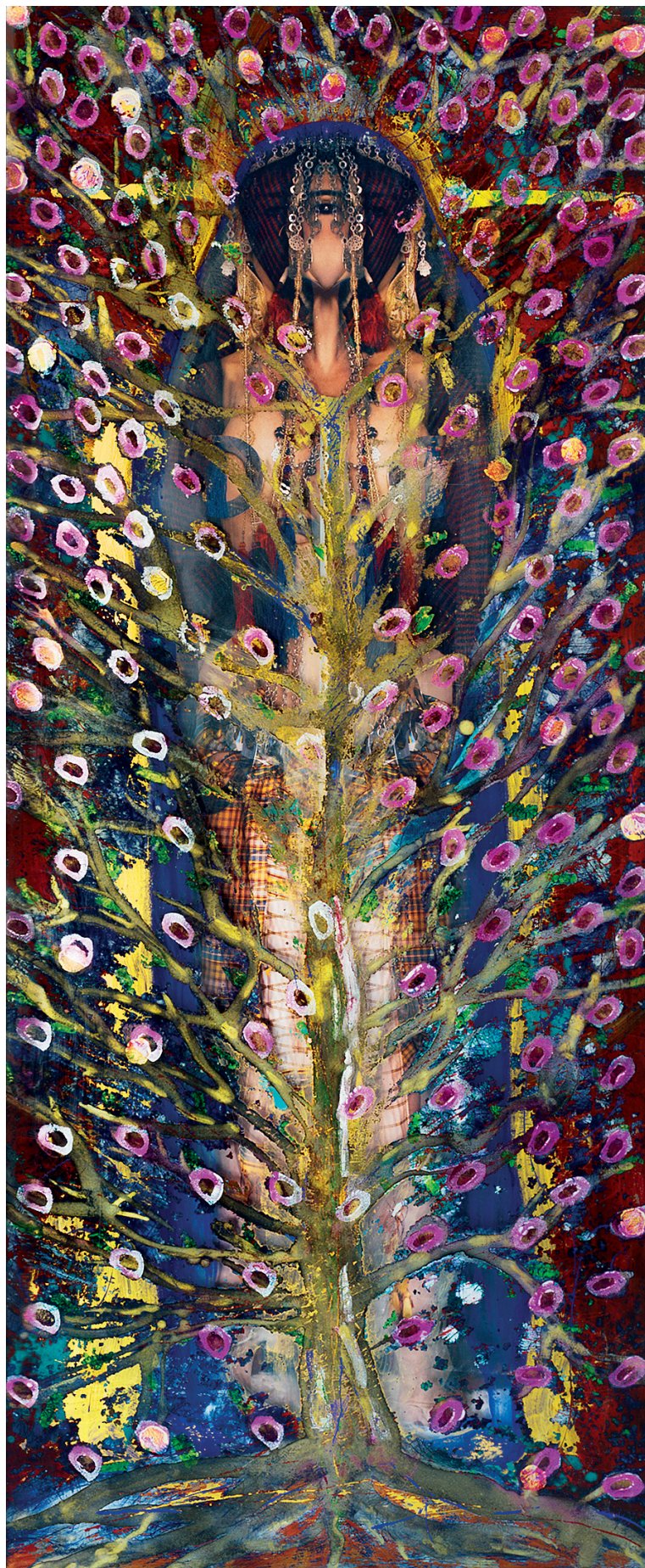
Une forme de clivage intérieur. Une femme ou un homme à Tunis, indigents et croyants, avaient des codes qui m'étaient familiers mais que je réprouvais par mon éducation. L'humanité me semblait coupée en deux.

J'avais le refus de ma culture indigène, sentiment introduit en moi par mes proches acquis à la culture « coloniale ». Refus ambigu qui s'exprimait dans ce malaise délicieux d'aller me noyer dans cette « fange » parce qu'elle exprimait profondément un déséquilibre des désirs. Une transgression trouble qui provoqua en moi un désir artistique.

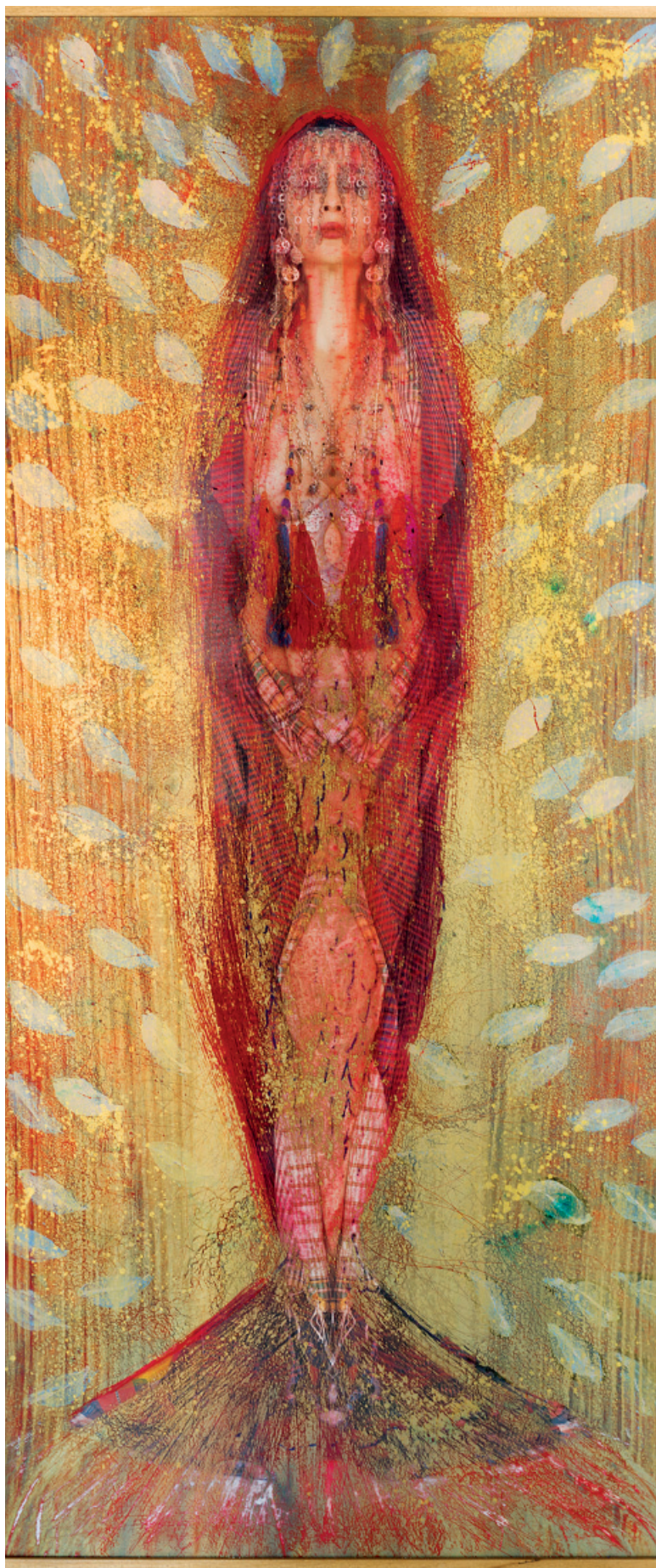
Antinomie des cultures, des superpositions de lectures culturelles Européennes et Maghrébines. Impossibilité de me fixer une identité sereine et lisible. Où se situer ?

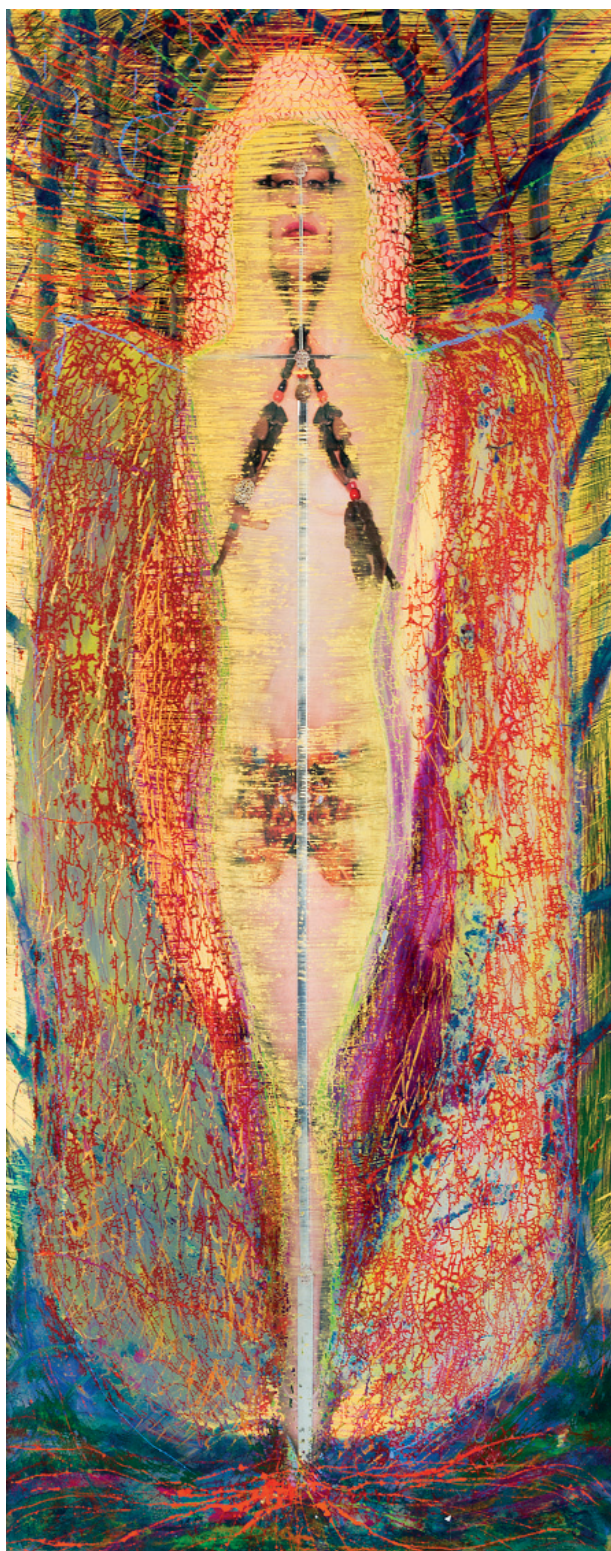












PETITES POUPÉES DE TRANSFORMATION

Petites poupées de transformations

Petites poupées d'enfants des Mogods sont
mon théâtre de Marionnettes

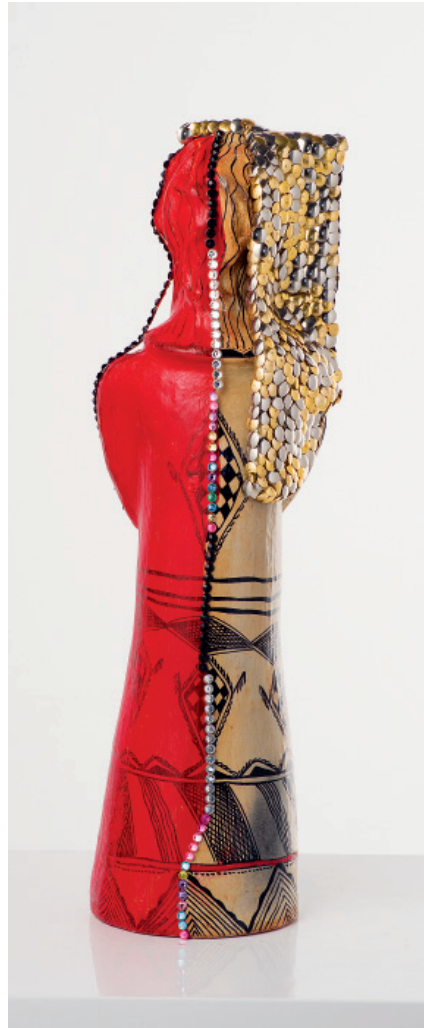
Bricolages intempestifs et instables à partir du
travail séculaire des femmes

Rien à vous dire sur ce désordre facétieux, ces
poupées domestiquées qui ne jouent plus

Poupées propitiatoires qui me protègent dans ce
désordre qui n'est pas mon désordre

MB







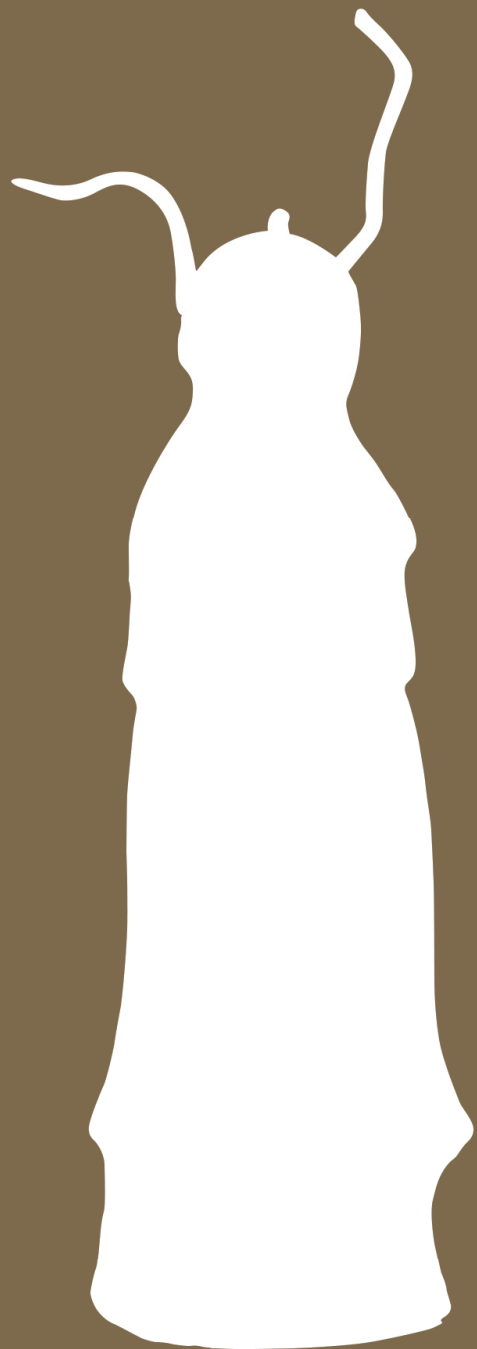




























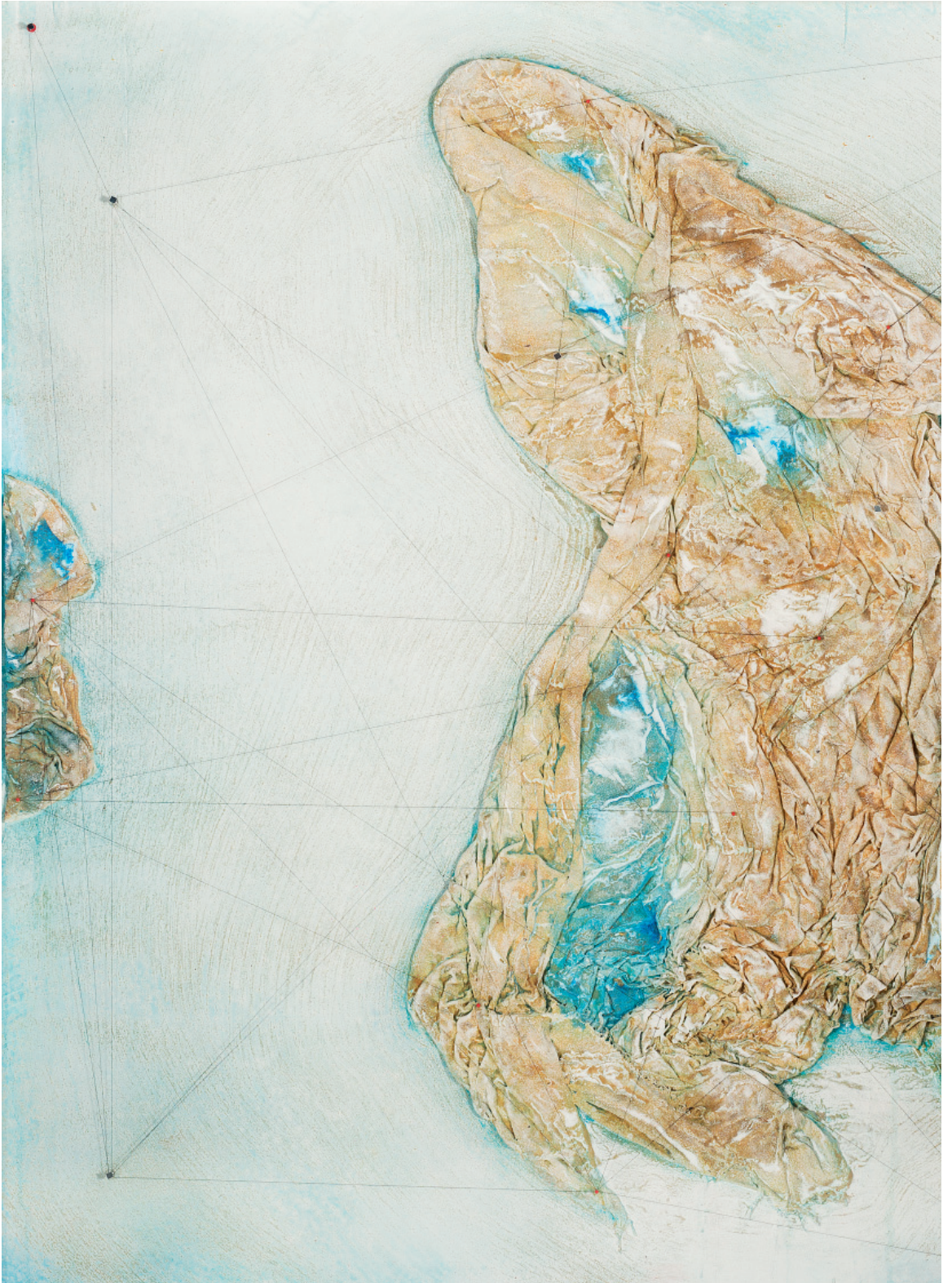




WOMAN MAP

Technique mixte







Bio

Artiste tunisienne née en 1960 à Tunis. Vit et travaille entre Tunis et Paris. Meriem Bouderbela a étudié à l'Ecole des Beaux-Arts d'Aix-en-Provence et à l'école d'Art de Chelsea, Londres.

Elle échappe du stéréotype qui oppose l'orient et l'occident elle évoque un rapport au corps et à la féminité. Elle rejoint aussi la scène contemporaine arabe.

Son travail a été présenté à l'occasion de différentes expositions tant personnelles et collectives en Espagne, au Etats Unis, en France, au Maroc, et en Tunisie. Ses œuvres ont été aussi présentées à la biennale d'art contemporain du Caire en 2010 et en 2012 à l'institut du monde Arabe à Paris. En 2010, Meriem a été décorée Chevalier des Arts et Lettres par la République Française.

PRINCIPALES EXPOSITIONS PERSONNELLES.

2013 "Today in Tunisia" La Boite/ un lieu d'art contemporain, Groupe Kilani, Tunis.

2012 "Psykedélik" Galerie GVCC. Casablanca.

2010 "Sur le fil" Galerie Amar Farhat Sidi Bou Saïd - "Etoffes cutanées" Galerie CMOOA Rabat Maroc.

2008 *Universe*, Galerie Salma Feriani, Londres.

2007 "*l'Etoffes des cauchemars*" Galerie Olivier Houg Lyon.

1998 "*Visions d'une grande peste*", Espace Paul Ricard, Paris.

1996 "*OEil noir*", Galerie Médina, Tunis. .

1993 "*Eclipse*", Galerie Lola Gassin, Nice.

1991 "*Epreuve*", Galerie Keller, Paris.

1987 "*Poussières*", Institut du Monde Arabe.

PRINCIPALES EXPOSITIONS COLLECTIVES

2013 Grand Palais "L'Échappée Belle" Paris.

2012 "25 ans de créativité arabe". Institut du Monde Arabe - Paris. "Dream City 2012" – biennale d'Art Contemporain - Tunis - Sfax . " Le corps découvert" - Institut Du Monde Arabe- Paris. "DEGAGEMENT" - Institut du Monde Arabe - Paris.

2011 "DOS ORILLAS" - El Arte Contemporaneo en el Magreb - Musée d'Art contemporain de Madrid "IMAGES AFFRANCHIES" - Musée Banque du Maroc - Marrakech. Mastermind "L 'amour et la violence", galerie GVCC Casablanca. Biennale d'Art contemporain du Caire.

2010 Art Basel à MIAMI galerie Patrice Trigano.

2009 "La part du corps" Musée Khéredinne Tunis. Galerie Bab Rouah et Galerie Bab El Kébir, Rabat. "Femmes d'images en Tunisie, Espace privé", Musée Landwski. Boulogne-Billancourt. 2006. "L'image révélée, orientalisme art contemporain", Palais Kheïreddine, Musée de la ville de Tunis.

2010 Décorée Chevalier des Arts et Lettres par la République Française.

